

EMILY L. OU LA FASCINATION DU PAYSAGE CHEZ MARGUERITE DURAS

1. Marguerite Duras : une vie comme un roman

Marguerite Duras, de son vrai nom Marguerite Donnadiou, est née le 4 avril 1914 à Gia Dinh, une ville de la banlieue Nord de Saïgon. A l'âge de 5 ans la jeune Marguerite vit toujours à Saïgon, lorsque son père Emile meurt, en France. Deux ans plus tard, en 1923, sa mère s'installe avec ses trois enfants à Vinh Long, une ville située dans le delta du Mékong.

Marguerite Donnadiou passe toute son enfance au Viet-Nam. En 1932, alors qu'elle vient d'obtenir son baccalauréat, elle quitte Saïgon et vient s'installer en France pour poursuivre ses études. Elle obtient en 1963 une licence en droit. Cette même année elle rencontre Robert Antelme qu'elle épousera en 1939. De cette union naîtra, en 1942, un premier enfant malheureusement mort-né. Cette période troublée dans la vie de Marguerite Donnadiou sera marquée également par la rencontre de son futur second mari, Dionys Mascolo.

En 1943, Marguerite et Robert Antelme déménagent, ils s'installent au no.5 Rue St Benoît, à Paris, dans le quartier de St. Germain des Près. Robert Antelme et Dionys Mascolo se lient d'une profonde amitié et avec Marguerite entrent dans la résistance. En parallèle Marguerite Donnadiou publie un premier ouvrage sous le pseudonyme de Marguerite Duras : « Les Impudents ». L'année suivante, elle passe chez Gallimard et fournit son deuxième ouvrage, « La Vie tranquille ». 1944 est l'année qui marque l'arrestation de son mari Robert, déporté à Dachau. Marguerite s'inscrit alors au PCF, la Parti Communiste Français. A la libération Robert Antelme est dans un état critique, il rejoint son épouse dans son domicile parisien. En 1947 Marguerite Duras divorce et se remarie avec Dionys Mascolo dont elle aura rapidement un enfant prénommé Jean.

En 1950 Marguerite Duras quitte le PCF, elle publie « Un Barrage contre le Pacifique », une oeuvre majeure commencée trois ans plus tôt, puis, en 1952, « Le Marin de Gibraltar » et en 1955 « Le Square ». En 1957 elle rencontre Gérard Jarlot, avec qui elle va collaborer pour de nombreuses adaptations théâtrales ou cinématographiques. En parallèle sa vie personnelle est bousculée par deux évènements majeurs : elle se sépare de son second mari et sa mère décède.

Poursuivant son oeuvre littéraire, Marguerite Duras publie en 1958 « Moderato Cantabile », alors que les salles de cinéma mettent pour la première fois à l'affiche une adaptation d'un de ses livres, « Barrage contre le Pacifique ». Ses droits d'auteur commencent à lui apporter une certaine

aisance, ce qui lui permet d'aménager dans une maison individuelle à Neauphle-le-Château. Lancée dans le cinéma, elle signe les dialogues d' « Hiroshima mon amour » d'Alain Resnais.

Cette multiplication des activités fait reconnaître Marguerite Duras au niveau national. De 1960 à 1967, elle est membre du jury Médicis. Politiquement marquée à gauche, malgré l'abandon de sa carte de membre du PCF, elle milite activement contre la guerre d'Algérie, dont la signature du « Manifeste des 121 », une pétition sur le droit à l'insoumission dans la guerre d'Algérie, est le fait le plus marquant.

En 1963, elle commence l'écriture du « Vice-Consul », puis en 1964 elle publie « Le Ravissement de Lol V. Stein », un nouveau roman et l'année suivante sa première oeuvre théâtrale, « Théâtre ». Active dans les évènements de mai 1968, elle poursuit toutefois la diversification de ses activités théâtrales en créant la pièce « L'Amante anglaise », mise en scène par Claude Régy.

En 1969 elle passe à la réalisation cinématographique avec « Détruire, dit-elle », puis, en 1972, sa maison sert de décors à « Nathalie Granger », son nouveau film, puis elle écrit tour à tour « India Song » et « La Femme du Gange », qu'elle tourne au cinéma (Catherine Sellers, Gérard Depardieu, Dionys Mascolo). En 1973 « India Song » est transformé en pièce de théâtre et parallèlement en film (sorti en salles en 1975). En 1977 c'est « Le Camion » qui sort au cinéma, un film marqué par l'apparition de Duras en tant qu'actrice (rôle succinct). Cette période prolifique pour elle se poursuit avec la réalisation en 1979 de quatre courts-métrages : « Les Mains négatives », « Césarée », « Aurélia Steiner-Melbourne » et « Aurélia Steiner-Vancouver ». A partir du début des années 80, Marguerite Duras poursuit la multiplication de ses activités avec la réalisation de « Dialogue de Rome », un film commandé par la RAI Italienne, puis suivront « Savannah Bay », « La Maladie de la mort » et en 1984 « L'Amant », un roman largement autobiographique reprenant la trame de son enfance. En 1985 elle met en scène « La Musica deuxième » au théâtre Renaud-Barrault, puis elle publie « Yann Andréa Steiner » (1992), « Ecrire » (1993) et « C'est tout » (1995) Marguerite Duras s'est éteinte le 3 mars 1996, à son domicile parisien de St Germain des Près.

2. Emily L : l'illusion d'un roman d'une simplicité extraordinaire

Un couple, l'auteur et son amant, se promène très régulièrement dans le bocage normand, dans le pays de l'embouchure de la Seine et plus particulièrement sur la rive gauche du fleuve, entre Trouville et la rive de la Seine. La narratrice et l'homme qu'elle n'aime plus – ou qu'elle aime – observent deux autres solitaires du bar de la Marine, deux Anglais de l'île de Wight, venus de leur yacht : le « captain » et une femme détruite par l'alcool, jadis peut-être belle. Les deux voix

françaises se mêlent aux deux voix anglaises, auxquelles il faudrait ajouter par instants la voix de la douce tenancière des lieux – elle aussi sur le départ. On apprendra le drame du couple anglais et, par échos, celui du couple français. Elle, Emily L., se révèle être écrivain, un poète. Amour et poésie, amant et poème. Aimer et écrire. Quand l'un et l'autre sont morts, sont des corps morts de la vie, Emily L. voyage et boit. Le Captain lui vole les poèmes et les publie. Le dernier poème est brûlé sans avoir été achevé.

Pour ce qui est le couple français, on ne sait pas s'il est à la fin de son histoire d'amour ou dans la nostalgie des premiers élans de la passion. C'est peut-être la même chose. On sait très vite que l'auteur subit, la nuit venue, des hantises. A la sortie du bac qui permet le franchissement du fleuve, l'apparition d'un groupe de touristes asiatiques, qu'elle croit être des coréens, les réveillent et transforment sa sensibilité. Il s'agit d'écriture. D'amour et d'écrire. Leur amour survivra par l'écriture, par ce qu'elle en écrira. Il faut l'écrire. Surtout les mouvements de la passion. Surtout le regard de l'amant sur elle qui lui donne corps, existence et vie. Ecrire, n'est ce pas les vivre ? A nouveau ? Et plus encore. Un au-delà de la vie, de l'existence, une immensité dont la mer, dans ses mouvements, n'est qu'une incomplète, par nature, métaphore. Comme si c'était toujours la première fois?

Le roman est construit sur deux temps. Un premier temps est celui des promenades dans le bocage normand, quasiment au bord de mer et avec pour lointain les eaux de l'embouchure du fleuve, les eaux qui se mélangent ou les eaux puissantes et têtues du fleuve qui barrent le pays, qui limitent la vue, qui mettent la ville portuaire et ses activités dans un au-delà aux contours flous que dessinent les brumes. Un deuxième temps est celui ou celle du roman, de l'écriture, de l'écriture d'une histoire d'amour très ancienne, de leur histoire d'amour qui ne cesse de mourir, de même qu'un astre en orbite autour d'une planète ne cesse pas de tomber.

La mise en écriture de ce roman est le début de la recherche de son objet autobiographique. Le romanesque est une essence à découvrir. Son écriture est une autre écriture à décrypter comme une fouille archéologique d'un monde enfoui qu'il faut exhumer, dont on ne retrouve que des parcelles qu'il faut répertorier, classer, rassembler et dont il faut construire avec modestie le sens, la vérité.

On entre dans cette écriture-là comme on entre dans le bar d'un hôtel, l'Hôtel de la Marine : on quitte une place ensoleillée pour l'ombre et la pénombre d'un intérieur de bar, on laisse derrière soi une nature, un village où se côtoient résidents et gens de passage, pour un autre monde, fermé, aux lueurs sans éclat.

L'histoire des personnages est décantée de tous les bruits et de toutes les agitations de la vie quotidienne. Elle se raconte sans heurt, sans contradiction, comme un livre : cette histoire, comme un livre, s'écrit. Le romanesque met en mouvement des personnages et des vies. Le Captain et Emily L. Deux personnages immobiles devant leur verre de bière fortement alcoolisée et leur bourbon. Deux personnages qui ne parlent qu'anglais et dont le couple constitue un monde parmi les French, avec, pour témoins, la patronne pétrie de respect et d'une peur existentielle devant leur amour momifié dans la consommation d'alcool, et la fille de la patronne qui est dans l'irrespect de la jeunesse et la curiosité de ces gens et de leur amour, puis les deux visiteurs silencieux que sont l'auteur et son amant. Deux figures qui sont tout autant des dédoublement de l'auteur qui invente l'histoire du Captain et d'Emily L. Deux personnages dont leur amour est la mise en abyme de celui de l'auteur et de son amant, jusqu'à en perdre toute réalité, pour une irréalité qui révèle un immense amour sur lequel ils voguent dans une errance de fantômes de leur passion.

3. Un roman comme un paysage

On est tenté après avoir lu ce livre d'aller sur place vérifier que tout est bien comme dans l'histoire. Le bastingage blanc le long du quai, les falaises, le bac rouge et, sur la place, devant la rampe du bac, la terrasse de l'hôtel de la Marine. Contrôler, *Emily L.* en main, que la patronne est toujours là « *adossée à la desserte du bar* » ou sa fille qui lui ressemble. Demander si quelqu'un de l'hôtel se souvient d'un couple qui arrivait en fin d'après-midi l'été 86. et s'installait sur la terrasse (un jeune blond et une femme en jupe droite et pull-over à col roulé, *cet uniforme M.D* que décrit *La Vie matérielle*). Et d'un autre couple, un Captain et une Lady, buvant « *les boissons des alcooliques anglo-saxons : la Pilsen noire pour lui, et pour elle le double bourbon* ». Et questionner encore jusqu'au moment où l'écrivain serait surprise en flagrant délit d'invention. Où l'enquêteur croirait naïvement mettre le doigt sur la liane qui sépare le réel de la fiction ; cette charnière fabuleuse, cet équateur, ce rideau de scène, ce Styx qui passe à Quillebeuf, la chose est sûre, mais que Duras franchit sans nous, troublant l'eau derrière elle, l'air et l'ordre des choses ; les dotant de ce vibrato qui les rend définitivement autres. « *Ça avait commencé par la peur.* » Quillebeuf-sur-Seine donc, l'été. Un couple assis à son habitude à la terrasse de l'hôtel de la Marine. Elle et lui, « *je* » qui parle, l'écrivain, et « *vous* », l'homme blond, l'amant à qui s'adresse le livre. « *Je vous regarde. Vous regardez l'endroit.* » Place vide, air immobile, silence. Et tout à coup, la peur. Au fond de la place, à la sortie du chemin abandonné, viennent d'apparaître une quinzaine d'Asiatiques, vêtus de blanc tous, indifférenciés, ils regardent le couple. « *Je dis : Pourquoi y a-t-il des Coréens à Quillebeuf ?* »

Question sans réponse. « *Ils sourient d'un sourire cruel* » et s'installent à leur tour en terrasse. Blanc inaugural, paniquant. Ils sont ronds, presque obèses, jouent entre eux comme de gros bébés, ils sont inexplicables. Des marins ? Des aviateurs ? Des policiers ? « *Une société d'eunuques jeunes?* » Ou encore des fantômes de l'enfance coloniale, un retour des hallucinations de l'alcoolisme, un rêve éveillé, une prémonition (« *J'ai dit : La mort sera japonaise. La mort du monde. Elle viendra de Corée.* ») ? Peut-être existent-ils. Peut-être pas. Ils servent à déclencher la peur, c'est-à-dire le livre. « *Vous m'avez dit : Espèce de raciste à la gomme. J'ai dit que c'était vrai. J'ai dit ce que je crois.* » L'apparition des Coréens chasse le couple à l'intérieur de l'hôtel et déplace l'histoire vers une autre histoire, celle d'un autre couple. Jeux de miroirs. Deux Anglais sont là un Captain et sa femme. Emily L., échoués dans ce coin perdu au terme d'un de leurs derniers voyages. Ils boivent. Épaves alcooliques et forcément sublimes dont l'histoire est la reprise des histoires de l'œuvre, héros hantés par tous les autres comme la place de Quillebeuf l'est par l'Asie. Les pays lointains, l'amour, les larmes, l'égarement, l'absolu, l'innocence, le désespoir. « *God... How, can I possibly tell you ?* » Qui parle ? Le Captain par bribes, plus généralement l'écrivain. Elle voit. Elle sait. Elle raconte : la maison d'Emily L. dans l'île de Wight, la passion du Captain, les poèmes écrits par Emily L., la perte d'un poème inachevé sur la lumière particulière de certains après-midi, le gardien de la maison de l'île de Wight, le baiser que lui donne Emily L., les voyages. « *Ce temps énorme, de rien, de ne rien faire c'était celui qu'ils avaient trouvé pour vivre leur histoire.* » Quelle histoire ? Aucune, justement. Dans la première partie du livre, quelqu'un crie sur le quai. Les gens sortent sur la place et regardent vers la Seine. Un pétrolier avance droit sur le bac ; le premier, immense et blanc, le second, « *rouge vif, ses quatre bras levés* ». Fausse alerte, il n'y aura pas de collision, il n'y a là qu'une image du livre. D'un côté, le pétrolier : ce récit, lent, grandiose, de l'histoire d'Emily L., son déroulement initiatique, la célébration durassienne de la passion. De l'autre, le bac – sur la Seine comme dans « *L'Amant* » sur le Mékong. Le bac et son va-et-vient nécessaire, répété, serré, si proche du dialogue entre l'écrivain et son compagnon. La force du livre n'est pas dans l'amour raconté mais comme dans « *Les Mille et une nuits* », dans l'enjeu du récit. Je vous raconte pour vous retenir. Pour remplir ce vide, conjurer la peur. « *Il me semble que c'est lorsque ce sera dans un livre que cela ne fera plus souffrir... Que ce ne sera plus rien. Que ce sera effacé.* ». « *Cette histoire quand je l'écris, c'est comme si je vous retrouvais... que je retrouvais les moments où je ne sais pas encore, ni ce qui arrive, ni ce qui va arriver.* » Comme si l'on revenait à un état d'ignorance originaire et de disponibilité. Au point zéro où tout est possible.

C'est là le phénomène Duras ou si l'on veut la fonction qu'elle joue : nous faire croire au surgissement possible de l'extraordinaire, de l'inconcevable, de l'absolu dans le quotidien. À la fois

elle-même et toujours différente ; rôdant inlassablement sur les mêmes lieux, aux mêmes carrefours, dans la même lumière. L'amour, le désespoir, les colonies, les bars, les cris dans la nuit. Éléments de la géographie M.D. – si clairement repérables qu'on risque d'oublier l'essentiel : ce qui joint ces fleuves, ces ciels, ces paquebots, ces hôtels, ces amants. Des chemins toujours imprévisibles. C'est dans ces bizarreries que Duras donne toute sa mesure. Dans ces phrases déglinguées, bancales, inouïes – braques, si l'on peut dire. Ces coq-à-l'âne qui sont les déplacements sauvages d'une femme regardant l'eau. Que s'est-il passé à Quillebeuf ? Tout ? Rien ? On ne sait. M.D. et l'homme blond s'en vont, ils reviennent, leurs trajets en voiture dans le paysage qui sépare Trouville de Quillebeuf forment – avec les terribles phrases qu'ils échangent – la véritable histoire. C'est pourquoi Quillebeuf était nécessaire. C'est pourquoi Quillebeuf ressemble tant à ce pays d'Hadès où Circé envoie Ulysse invoquer les morts. « *Ton vaisseau va d'abord traverser l'océan. Quand vous aurez atteint le Petit Promontoire, le Bois de Perséphone... échouez le vaisseau.* » Il faut traverser le marais jusqu'au fleuve, creuser au bord un trou, y verser des libations et le saupoudrer de farine blanche. « *Détourne les yeux et ne regarde, roi, que les courants du fleuve.* » Ce que Duras venait faire à Quillebeuf-sur-Styx.

BIBLIOGRAPHIE :

DURAS, Marguerite. *Emily L.* Paris : Les Editions de Minuit, 1987

BRISAC, Geneviève. *L'émotion Duras.*

Article disponible en ligne : www.genevievebrisac.com

BLOT-LABARRERE, Christiane. *Passion de l'écriture et écriture de la passion chez Marguerite Duras.* Article disponible en ligne :

http://opus.kobv.de/ubp/volltexte/2008/2163/pdf/Duras_Tagungsband_vortrag01.pdf.

MARGUERITE Duras : œuvres.

Articles en lignes : <http://histoireduroussillon.free.fr/Duras/Oeuvres.php>